

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 25 (1887)
Heft: 7

Artikel: Pauvre fille !
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-189675>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

suadés qu'ils avaient affaire à un filou, ils m'enfermèrent dans un réduit infect.

— Et mon pantalon ?... Voulez-vous donc me laisser dans cet état ?

Le syndic, relevant alors le bas de mon pardessus, dit au domestique de l'auberge : *L'est veré, n'ein a mein ; tè faut l'di prétâ ion d'di tins.* Et l'on m'apporta un sale pantalon de coutil bleu, trop court de 20 centimètres au moins. Et tous ne cessaient de faire des rapprochements entre ma situation et l'infâme histoire du *Conteur*. Celle-ci me revenant à l'esprit, je compris tout ; elle était la cause de mon malheur.

Deux heures plus tard, le juge de paix arriva, suivi de son greffier. Ce dernier était précisément la personne qui m'avait invité à souper la veille. Tout s'expliqua bientôt, et vous voyez dès lors la grimace de mes bourreaux. Menacés d'un procès, ils s'empressèrent de me payer une large indemnité. Mais, en réalité, quel est le premier coupable, monsieur, si ce n'est vous ! Je ne vous le pardonnerai jamais, et, franchement, il m'est impossible de vous saluer ; je me borne à signer.

(Suit la signature, dont nous ne donnons que les initiales.)

H. H.C.

Pauvre fille !

Elle passait souvent devant ma fenêtre, portant une boîte à peinture ou un portefeuille à musique, et je pouvais l'examiner tout à mon aise sans être vu. Elle avait vraiment grand air, quand, avec son allure décidée de Jurassienne, elle frappait le sol de son petit pied finement chaussé.

C'était pour moi un sujet d'étude sans cesse renouvelé, que cette jolie personne dans tout l'épanouissement de sa jeunesse, dans toute la fraîcheur de ses vingt ans. Grande et svelte, la toilette lui allait bien, et elle portait les dernières créations avec le goût exquis d'une Parisienne. Jamais rien de heurté ou de criard, elle savait se garder des exagérations, et ses costumes avaient à la fois quelque chose de correct et d'harmonieux qui faisait plaisir à voir.

Je me souviens encore d'un délicieux vêtement printanier, qui fut pour mon sujet un véritable triomphe. Aussi, les jeunes filles, ses compagnes, cachaien-t-elles mal leur dépit sous des compliments aigre-doux.

De leur côté, les jeunes gens, qui ont volontiers l'enthousiasme facile, n'avaient pas l'air de se soucier d'aller brûler leurs ailes à ce brillant météore.

Il y avait là des pôles contraires. C'était plus qu'il n'en fallait pour piquer ma curiosité.

Belle, riche et instruite, me disais-je, pourquoi cette jeune personne, qui semble avoir tout pour être aimée, fait-elle le vide autour d'elle ?

Pourquoi ?

Parce qu'enfant elle fut désobéissante et volontaire, fière et entêtée ; parce que plus tard on a toujours fait appel à son intelligence et jamais à son cœur ; parce qu'on n'a pas provoqué chez elle ces élans généreux qui sont, à un si haut degré, l'apanage de son sexe.

Aussi ce n'est plus une femme, mais une artiste, discutant beaux-arts, littérature et musique, et plantant si bien au-dessus de nos terrestres préoccupations, qu'elle ne sait rien de la vie réelle.

Jamais elle n'eut un bon regard pour ses inférieurs, ni une bonne parole pour les indigents ; jamais la pitié n'adoucit son œil noir, dur comme une lame d'acier.

Aussi, pour la satisfaction des besoins intimes de son cœur, elle attend depuis vingt ans le prince charmant ou l'oiseau bleu.

Ils ne sont pas venus : pauvre fille !

LE CARRIER.

LO TSENÉVO

II. Lo traizadzo et lo batioradzo.

Quand on a messenâ, que la fin d'Où approutse
Lo momeint est venu dè retornâ pè l'outse,
Kâ lo tsenévo' a cru, l'est bio grand, l'est prâo mào,
Ne lo faut pas laissi pe grandteims ào sélâo.
On atteind on bio dzo po s'ein allâ lo trairè,
Mâ cein n'est pas ézi coumeint on porrâi crairè,
Surtot se l'a fê set; faut sè bailli dâo mau
Po l'avâi pè pougnès ; mà quand ye faut, ye faut!
Faut tsouyi sè z'haillons, kâ cé tsenévo tatsé
Et po poâi preservâ sè tsaussès, on s'attatsé
On fâordâi per dévant, poui faut fêre atteinchon

Dè ne pas mélliâ lo brougnon
Ni lo mâcllio avoué la fémalla;
Kâ po que la reta sâi balla,
Faut triyi tot cein avoué soin
Po pas fêre ovradzo dè tsin.

S'on laissè dâo mâcllio po granna
Lo faut pas traire à la banbanna,
Mâ tsouyi dè lo pas trossâ,
Que lè grans séyont preservâ.
Cé macilio' ào mâlo, c'est clliâo pliantès

Epaissès, fortès, grossès, grantès,
Que portont granna. Lo brougnon
Est minçolet, tot botasson,
Tandi que lè dagnès fémallès
Sont finnès, draïtès, grantès, ballès.
L'est clliâo que faut surtot soigni

Sein lè trossâ, ni lè mailli.
Lè faut don preindre avoué prudeince,
Férè dâi pougnès ein concheince,
Et su sa chôqua, son solâ,
Lè sécâorè, po lâo doutâ
La terra que tint ài racenès,
Que dâi s'ein allâ dè tsauenès;
Poui perque bas, tot balameint,
L'ena su l'autre, ein lè crâiseint,
Lè z'aguelhi coumeint on X ;
Mâ por allâ hiaut, ma fâi : *nixe!*
A mein dè tot férè vélâ.

Quand lo tsenévo perque bas
Est trait, lo faut, dagne pè dagne,
Etaidrè râ pè la campagne,
Et lo laissi à l'air dâo teims
Sè nézi, po veni casseint.
S'on trâove on prâ tant sâi pou marè
L'est cein que faut choisi, kâ parè
Que lo tsenévo nézè mi
A l'humido qu'à la sâiti.
Dè teims ein teims, avoué 'na pertse
Ao bin l'hâta d'on raté bertse